

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

22 | 1999

Réflexions historiographiques

L'itinéraire postmoderniste du médiévisme américain : l'altérité médiévale redécouverte

Gabrielle M. Spiegel

Traducteur : Cécile Soudan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2462>

DOI : 10.4000/ccrh.2462

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 1999

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Gabrielle M. Spiegel, « L'itinéraire postmoderniste du médiévisme américain : l'altérité médiévale redécouverte », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 22 | 1999, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 27 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2462> ; DOI : 10.4000/ccrh.2462

Ce document a été généré automatiquement le 27 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

L'itinéraire postmoderniste du médiévisme américain : l'altérité médiévale redécouverte

Gabrielle M. Spiegel

Traduction : Cécile Soudan

- 1 Pour comprendre l'itinéraire postmoderniste du médiévisme américain, il est important de distinguer deux générations d'historiens : celle qui a atteint son apogée et qui a dirigé des études doctorales dans l'immédiat après-guerre – c'est-à-dire, dans les années cinquante et soixante – et, celle qui fut responsable de l'introduction et de la mise en pratique du postmodernisme – en gros la génération actuellement en place, formée à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Le chevauchement des deux générations est considérable. Plusieurs professeurs de la première génération sont toujours en poste, collègues de leurs anciens étudiants. La génération qui a inauguré le postmodernisme a été formée par les techniques et dans les traditions des maîtres de la première génération – leurs travaux de jeunesse en sont d'ailleurs inspirés – mais elle les a contestées et, à la fin, abandonnées, tout en conservant un respect profond pour les travaux de ses aînés.
- 2 En cela, elle diffère considérablement de la génération montante actuelle, habituée, depuis son enfance intellectuelle, aux problématiques du postmodernisme. Mais, notablement moins favorable aux pratiques traditionnelles des historiens, aussi bien en termes de types de sujets, reconnus comme ayant un intérêt potentiel, qu'en termes d'épistémologie de base. Il est juste de dire, je crois, que les cadres intellectuels, les présupposés idéologiques et les objectifs historiographiques de l'ancienne génération sont très éloignés des préoccupations des cadets. Sur la question des buts et la méthodologie historiographiques, la première génération est encore attachée aux hypothèses traditionnelles positivistes, durcies par les inquiétudes politiques de la période de l'après-guerre ; la dernière, élevée dans le monde de transgression et profondément désillusionné des années soixante, est en train de mettre en place, dans

son travail et dans sa politique, les tensions complexes et souvent contradictoires qui ont formé le monde présent et qui définissent, ce que nous avons appris à appeler, le postmodernisme.

- 3 D'une certaine manière, on peut penser que les études médiévales sont idéalement placées pour exploiter la branche historiciste de la pensée postmoderne. Elles ont toujours insisté sur la différence (altérité), catégorie privilégiée, définissant le rapport érudit du Moyen Âge au monde moderne. Une des impulsions dominantes de la critique postmoderne étant, précisément, la tentative de « penser » la différence, c'est-à-dire, comme l'explique Eric Santner,

[...] d'intégrer la conscience [de l'existence] de multiples formes d'altérité ;
d'identifier [...] à travers une grande gamme de régionalismes instables et hétérogènes, les pratiques et les savoirs locaux¹,

les médiévistes étaient donc, en principe, prédisposés à la posture herméneutique que le postmodernisme exigeait de ses praticiens.

- 4 De plus, la complexité vantée des documents médiévaux, la nécessité, pour les utiliser, d'approches hautement techniques, sous-entendaient que le sens des textes médiévaux n'était pas, naturellement, accessible. De tels textes étaient, par nature, opaques, du moins pour le lecteur moderne. Dans ce sens, la philologie – appareil technique principal dans l'arsenal d'interprétation du médiéviste – aurait pu sembler compatible, d'une part, avec le sentiment émergeant de l'opacité de toute écriture (écriture comme différence, dans le sens derridéen) et, d'autre part, avec le mouvement vers la textualité, matrice et condition de possibilité de toutes les formes de savoir.
- 5 Dans cette veine, Lee Patterson, dans un article récent, défend un « Retour à la philologie » – titre consciemment inspiré par un texte du même nom, par feu Paul de Man – fondé sur la compatibilité intrinsèque de la philologie avec les conceptions postmodernes du langage. Paul de Man eut la conscience aiguë que le mouvement postmoderne vers la théorie était un retour vers la philologie, c'est-à-dire « vers un examen de la structure du langage avant [celui] du sens qu'il produit », avec, pour résultat, une volonté de remettre à plus tard l'interprétation et l'investigation du texte en tant que texte : tel est le point de départ de l'essai de Patterson. Idéalement, ce que pratique l'enquête philologique est la lecture de près. Elle s'attache aux appareils philologiques ou rhétoriques du langage. La conséquence est ce que de Man appelait le « savoir négatif », la reconnaissance « qu'il n'est pas certain que la littérature (ou, plus largement, toute forme de textualité) soit une source fiable d'information, sur quoi que ce soit ». C'est de cet accomplissement « négatif » que la philologie tire son avantage subversif, son pouvoir de miner les piétés humanistes qui disent l'utilité d'apprendre et d'étudier la littérature ou l'histoire. Pour Patterson, l'isolement des médiévistes, par rapport aux principaux soucis académiques actuels, pose, aux études contemporaines, le même type de défi que celui que de Man voyait pour la philologie : scandale que « l'entreprise entière ne puisse être justifiée en termes d'efficacité sociale », cette même utilité sociale qui s'était logée au cœur de l'itinéraire moderniste du médiévisme².
- 6 De même, le sens de la marginalité – sa quête – qui hante le postmoderne, devrait être partagée par le médiéviste. Son objet d'étude se trouve en dehors du récit maître de la modernité occidentale et son propre rapport à la profession est souvent considéré comme étant, sinon marginal en soi, au moins d'une utilité secondaire, dans un environnement national voué à l'innovation et à la pertinence.

- 7 Et pourtant, les médiévistes américains – les historiens en particulier – ont été plus lents que presque tout autre groupe académique à relever le défi du postmodernisme. Cela est en partie dû à la nature hautement surdéterminée du discours de continuité et de progrès qui a marqué la relation américaine à son passé manifestement absent – pratiquement depuis l'époque de Jefferson –, et qui a soutenu l'itinéraire moderniste de la profession, au cœur même de la formation.
- 8 De façon quelque peu paradoxale, cela est aussi dû, en partie, au conservatisme de quelques-uns de ceux qui ont rejoint la profession : pour eux, le Moyen Âge gardait son attrait comme modèle alternatif du social, de la croyance et de l'élitisme intellectuel – le Moyen Âge n'était-il pas difficile d'accès ? exigeant une maîtrise des langues que peu d'Américains possédaient naturellement. Cela doit aussi être dû au fait que la déroute du modernisme, que le postmodernisme, par définition, porte en lui, menace de priver le Moyen Âge de tout l'intérêt « négatif » qu'il présentait, refuge pour l'« obscur », l'irrationnel et autres³. L'arrivée du postmodernisme a dû saper l'investissement personnel, instable mais néanmoins puissant, que les médiévistes américains mettaient dans leur travail – reflet de leur identité professionnelle. En Amérique, ce n'est pas avant la fin des années 1970, au plus tôt, qu'apparurent des courants de pensée, dans l'érudition historique médiévale, qu'on puisse lier à l'influence du postmodernisme.
- 9 On peut repérer – dans le travail historique universitaire américain y compris chez les médiévistes (fin des années soixante-dix et quatre-vingt) –, trois tendances dominantes⁴ qui constituent une véritable « révolution » de l'écriture historique américaine (dans le sens de Haskins-Strayer, « américanisante »).
- 10 La première et la plus précoce transformation résulte de l'émergence de l'historiographie féministe américaine (milieu des années soixante-dix) et du développement des études de genre [*gender*]. Elles se détournent de la sphère « publique » qui a été l'objet du travail des médiévistes américains dans la tradition de Haskins-Strayer, pour se tourner vers les sphères privée, domestique et, de plus en plus, physique (c'est-à-dire, s'intéressant au corps). Au début, l'historiographie féministe démontrait le rôle des femmes au Moyen Âge, les donnant à voir, actrices sur la scène historique (sinon publique) : stratégie d'inclusion, visant à dévoiler les femmes cachées dans le discours historique dominant de l'époque. Cela est une caractéristique de l'école « Barnard/Columbia », menée par d'anciennes étudiantes de John Mundy de Columbia (connue dans la profession sous le nom de *feminae Mundi*), dont les représentantes principales sont Suzanne Wemple et Jo Anne McNamara⁵. Dans leurs travaux de jeunesse, Wemple⁶ et McNamara⁷ insistent sur la façon dont l'érudition historique a caché la présence des femmes et elles essaient de leur rendre leur visibilité. Comme l'indique l'évolution de ces deux historiennes, l'attention portée exclusivement aux femmes est vite devenue une norme. Les médiévistes pratiquaient ainsi le modèle général, beaucoup plus large, donné par l'histoire des femmes, aux États-Unis.
- 11 Très vite, l'historiographie féministe se développe et produit un questionnement plus profond, sur la base d'une pratique qui affirme « sa vérité », tout en omettant complètement la moitié de la population. Le résultat démontre la manière dont la réussite de la patriarchie (surtout dans sa variante médiévale hautement misogynne) repose sur une vue sexuée de la nature, de l'histoire et du pouvoir⁸. Il n'y a plus qu'un petit pas pour s'intéresser, exclusivement, aux femmes et à la politique du genre. Il faut cependant mentionner que McNamara, presque seule parmi son sexe, évite avec insistance une telle exclusivité, exigeant que le féminisme inclue l'étude des hommes, comme elle le fait dans

son œuvre récente sur la masculinité : *Medieval Masculinities: Reading Men in the Middle Ages*, 1992. Le souci du genre et de son fonctionnement misogyne est surtout saillant dans le domaine de la spiritualité médiévale⁹ et dans les études littéraires¹⁰. De plus, l'érudition féministe est au premier rang d'une tentative visant à confondre les formes traditionnelles de l'histoire sociale avec les stratégies de lecture et d'analyse empruntées à la théorie critique, entre autres, à la déconstruction. Il a toujours été important, pour les féministes, de mettre en évidence l'expérience historique particulière des femmes, et aussi de déconstruire les implications conventionnelles de la différence sexuelle, démontrant que le sexe en soi est une catégorie d'expérience socialement et culturellement construite. L'historiographie féministe a produit certaines des études les plus sophistiquées de ces dernières années, mélangeant les deux perspectives. Actuellement, la recherche de « voix » authentiques de femmes permet des interprétations paradoxales, mais extrêmement intéressantes, post-structuralistes, des textes qui nous sont parvenus.

- 12 Le deuxième développement affectant l'Université américaine se trouve, d'une part, dans le refus des certitudes positivistes et méthodologiques de « l'ancien » historicisme, ainsi que de son humanisme implicite et universalisant, et d'autre part, dans la faveur accordée à un « nouvel » historicisme qui prend son ton dans les études de « discours » écrites sous le signe de Foucault (au moins au début) et qui ont pour résultat une approche « constructionniste » sociale du passé qui mènerait, en dernière analyse, à une pratique de l'« histoire culturelle ».
- 13 L'histoire culturelle – celle qui est pratiquée aux États-Unis surtout par les « nouveaux historicistes », (on doit la distinguer du travail des historiens français tel Roger Chartier) – a tendance à interpréter la littérature (c'est-à-dire des textes) et la société comme des systèmes de signes, dont le rapport de l'un à l'autre prend des formes de commensurabilité ou d'« homologie ». Elle affirme que les événements, aussi bien textuels qu'extra-linguistiques, les actions et les institutions constituent des systèmes de discours entrelacés, mutuellement impliqués dans la constitution l'un de l'autre.
- 14 Ce qu'accomplit l'histoire culturelle par cette équation de l'imaginaire et du réel, à l'intérieur des structures du discours, est de mettre l'accent sur, et de reconceptualiser, le rapport entre texte et contexte. Le contexte dans lequel un texte se situe est en soi composé de sens constitués, comme « textes de la vie quotidienne », et les liens qui existent entre eux sont essentiellement intertextuels. D'une autre façon, c'est une transformation de l'idée de l'histoire comme narration de..., selon l'ancienne formule rankéenne, *wie est eigentlich gewesen*, et le passage à l'histoire comme représentation ; c'est reconnaître que l'investigation du passé ne se produit qu'à travers les textes médiateurs qu'elle lègue et que donc, ce qui est récupéré n'est pas plus la « vérité » du passé que les images qu'il a produites de lui-même, images conditionnées, et à vrai dire déterminées, par ses discours ambiants et historiquement définis. La revue qui représente cette tendance, aux États-Unis est la revue *Representations*. Elle est éditée par un petit groupe de littéraires, historiens, historiens de l'art et philosophes de l'université de Berkeley, en Californie. Ce groupe se caractérise très bien par l'usage éclectique qu'il fait de la théorie, dans le but de combattre les traditions positivistes et philologiques des études académiques ; ses objectifs sont bien résumés dans le programme de Stephen Greenblatt : initier une « poétique culturelle ».
- 15 En troisième lieu, et de manière étroitement liée à ce changement, figure le prétendu « tournant linguistique », qui peut, en un sens très général, être défini comme la

transformation dans la façon de comprendre les documents, appréhendés en tant que textes plutôt que sources. Pour les médiévistes, ce changement fut conduit sous l'impact cumulé de l'anthropologie symbolique de type géertzienne et de la sémiotique (et, en partie, de la déconstruction derridienne, bien que l'influence de Derrida soit plus visible dans le domaine de la critique que dans celui de l'histoire).

- 16 Au départ il y a Saussure et l'idée que les mots sont des signes, arbitraires, parce que conventionnels, capables de produire de multiples significations (signifiés/signifiants). La sémiotique concentre son attention sur l'aspect performatif du langage comme producteur de sens et dépendant de signes formels. Au-delà, la sémiotique insiste sur le fait que le sens est produit par les relations internes des signes entre eux, plus qu'en référence à des phénomènes extra linguistiques. Saussure donne sa notion de la référentialité du signe, mais il existe d'autres interprétations. Cela étant, et compte tenu qu'on ne peut atteindre la réalité que par le discours, il est impossible de dire qu'une connaissance objective du passé peut être atteinte. L'historiographie, sous-ensemble d'une importante communauté linguistique, ne peut refléter le monde de façon transparente. Ce problème se complique quand nous pensons que les historiens n'appréhendent jamais le monde passé tel quel, mais par l'intermédiaire des « restes » textuels qui ont survécu aux atteintes du temps. Les documents eux-mêmes ne reflètent pas la réalité passée et l'historien est incontestablement immergé dans des séries discursives et textuelles constituées par les systèmes linguistiques du passé dont on sait qu'ils ne donnent pas accès à la réalité.
- 17 Une telle analyse de la réflexivité du langage – son caractère intransitif radical – se moque des études historiques telles qu'elles sont habituellement menées. La capacité du langage à proposer une stabilité essentielle et fondatrice, au cœur de l'identité, est contestée par le postmodernisme, qui relève la nature essentiellement hybride du monde, rejetant la possibilité de types purs, d'aucune sorte. C'est un monde de « mariages mixtes » : entre les mots et les choses, le pouvoir et l'imagination, la réalité matérielle et la construction linguistique. Les textes sont structurés par des codes de langages préexistants, autant que par les processus sociaux auxquels ils donnent voix. Si ces processus sociaux sont interprétés comme linguistiquement constitués, alors la vie sociale est essentiellement un lieu de comportements discursifs, de combinaison et d'interaction de signes, en relations instables les uns avec les autres, immatériels.
- 18 Dans la mesure où elle nie la capacité du langage à relater une autre réalité que la sienne propre, la perte de la matérialité du signe, sa rupture avec la réalité extra-linguistique, entraînent la dissolution de l'histoire. Dans cette perspective, l'histoire – le passé – n'est qu'un sous-système de signes linguistiques, construisant son objet en utilisant les règles de l'univers linguistique des historiens. L'être historique n'est pas une présence, mais un effet de présence créé par la textualité. La fameuse phrase de Derrida, il n'y a pas de « hors-texte », s'applique quand on cherche la réalité historique : on entre alors dans un labyrinthe qui interdit l'accès à l'histoire dans sa forme d'origine, on met en question l'existence même de l'histoire comme objet de savoir. Ce constat n'est pas limité aux textes littéraires qui ne peuvent, pour des raisons épistémologiques évidentes, être différenciés des autres textes ni des autres usages du langage. Les textes littéraires ne peuvent représenter la réalité, les autres non plus. La distinction traditionnelle entre littérature et document perd son sens, car les deux participent également au jeu incontrôlé et à l'intertextualité du langage. Si nous ne pouvons atteindre la vie par la littérature, nous ne pouvons atteindre le passé par l'histoire.

- 19 Le « tournant linguistique », on le voit, conteste directement le centre positiviste et philologique (dans le sens ancien) des études médiévales. Il est perçu par l'ancienne génération de médiévistes américains comme une menace à l'entreprise même du médiévisme : traitant les documents comme des textes plutôt que comme des sources, il suggère l'instabilité et l'opacité de toute connaissance du passé. En même temps, et de manière peut-être plus importante, il attaque les fondations mêmes sur lesquelles les médiévistes ont construit leur légitimité professionnelle toujours liée à la maîtrise de domaines hautement techniques tels que paléographie, diplomatique, codicologie, etc., sans parler de toutes les langues « mortes ». Ensemble, ces deux mouvements créent un « nouveau médiévisme », pour reprendre le titre d'une collection récente, c'est-à-dire, dans les termes d'Eugene Vance, « une science, non de choses et d'actes mais de discours ; un art non de faits mais d'encodage de faits »¹¹.
- 20 Ces changements caractérisent l'historiographie américaine, en général, depuis les années soixante-dix¹². En histoire médiévale, ce qui peut s'appeler l'itinéraire postmoderne du spécialiste nécessite un mouvement analytique préalable et double. Premièrement, il faut une « démodernisation » du projet moderniste, lové, aux États-Unis, au sein de presque toutes les branches de l'histoire médiévale depuis la fin du XIX^e siècle, modernisme qui a assuré aux médiévistes américains projets et identité professionnels ; deuxièmement, il faut une « défamiliarisation » (postmoderne) des constructions culturelles – démodernisées – qui en résultent, une posture d'analyse qui, pour l'instant, paraît entraîner une certaine « démonisation » du Moyen Âge, dont le corollaire est ce que Paul Freedman et moi-même avons appelé « le retour du grotesque dans l'historiographie médiévale »¹³.
- 21 Pourquoi la « démodernisation » de l'histoire médiévale produirait-elle une image spécifiquement « démoniaque » ou « grotesque » du passé ? Il est utile de se rappeler que la perception de longue date de l'histoire médiévale, lieu de l'altérité occidentale, la différencie d'autres périodes. Il en résulte que l'emploi de la notion d'altérité postmoderne aura des conséquences très différentes ici et dans d'autres domaines.
- 22 L'« étrangeté » même du Moyen Âge produit un effet particulier quand les notions déstabilisantes qui sont caractéristiques des approches postmodernes sont appliquées à l'histoire médiévale. Dans un certain sens, le Moyen Âge est déjà déstabilisé. À l'opposé de la Renaissance italienne, de l'Angleterre élisabéthaine, ou de la France de l'ère post-révolutionnaire, le Moyen Âge n'est pas, traditionnellement et continûment, représenté comme une époque rationnelle et progressiste, intrinsèquement moderne. Décentrer l'histoire médiévale, se réapproprier ses marges, a des répercussions différentes, comparées à celles qu'a l'application de la même procédure à d'autres époques et, évoque, par certaines intonations, l'accent que l'on mettait auparavant sur le grotesque. Démoderniser le Moyen Âge entraîne le renoncement à quelques idées reçues, c'est certain, mais, en même temps, ce processus suscite les fantômes de l'irrationnel, résultat que la déstabilisation de la Renaissance ne saurait provoquer. Par exemple, le monde de la répression inquisitoriale, de la violence dans les cérémonies, des jeûnes extrêmes ou de l'instabilité corporelle, pour ne citer que quelques cas, sont des sujets postmodernes nettement nouveaux dans l'historiographie : curieusement et sans doute involontairement, ils rappellent la fascination romantique et antimoderne pour les « grotesqueries » gothiques du XIX^e siècle, point sur lequel je reviendrai. On assiste, non pas, à la découverte de nouveaux textes mais à un énorme changement de position interprétative sur le sens du Moyen Âge. Ce sens a émergé à la suite d'un complet

déplacement, quittant le normal pour se tourner vers le contesté, passant d'un décodage optimiste et « progressiste » du passé à une réappropriation de son altérité¹⁴ : altérité vue, dès lors, non seulement comme la frontière qui délimite le prémoderne du moderne, mais comme une forme radicale qui défie presque la compréhension.

- 23 Les trois changements que j'ai indiqués sont alignés sous la bannière de Foucault : inquiéter tous les positivismes. Je n'essaie pas de suggérer que Foucault a exercé une influence déterminante sur le développement de l'itinéraire postmoderne du médiévisme américain : si l'on prend en compte les études littéraires et leur impact sur les historiens, un poids égal, sinon plus lourd, doit être attribué à la sémiotique et à la déconstruction. Mais, le travail de Foucault traverse les implications du postmodernisme à l'intérieur de l'histoire ; il est donc, dans une certaine mesure, plus facile pour les historiens médiévaux, d'absorber les principes du postmodernisme *via* ses écrits.
- 24 La vue constructiviste du discours de Foucault, lorsqu'elle est appliquée aux questions de sexualité, a fortement encouragé le point de vue féministe : les catégories sexuelles, que l'on pensait être, à une époque, naturelles, universelles et données, fondements même de l'identité et de l'être, sont en fait historiquement produites, dans des conditions discursives déterminées, au service d'intérêts matériels spécifiques (patriarcaux) et de rapports de pouvoir.
- 25 Les catégories de sexe ont été dénoncées comme faisant partie d'un récit magistral, que l'historiographie féministe cherche à démasquer et à détrôner. Peu de médiévistes ont suivi les féministes, comme Judith Butler, dans l'affirmation d'une notion de genre entièrement performative : l'instabilité, la labilité et l'obscurité mêmes des notions médiévales sur la sexualité se sont aisément prêtées à ce type de traitement¹⁵. L'œuvre de Caroline Bynum sur la spiritualité de la fin du Moyen Âge dévoile la centralité du corps et des pratiques corporelles dans une forme d'ascétisme féminin : recours à la nourriture comme symbole central de transcendance (à travers la consommation de l'eucharistie), mode hautement pénitentiel et autopunissant des privations corporelles¹⁶.
- 26 L'œuvre de Foucault a été particulièrement influente dans le domaine de l'historicisme, où il a argumenté que, dans un âge postmoderne, le problème de l'histoire
- [...] n'est plus un problème de tradition, de linéarité, mais un problème de division, de limites ; ce n'est plus une question de fondements durables, mais de transformations qui servent de nouveaux fondements¹⁷,
- ce qui veut dire que l'histoire est une forme d'archéologie. Prendre au sérieux la notion d'archéologie de Foucault voulait alors dire, abandonner le récit maître de la continuité et du progrès qui avait structuré la pratique historique, au moins depuis le XIX^e siècle (à vrai dire, plus tôt encore), pour une vision fragmentée, discontinue et brisée, du passé. Dans la pratique, cela a permis le développement et la concentration de micro-histoires qui ne sont plus censées exister à l'intérieur d'un grand réseau linéaire de rapports continus. Si la généalogie représentait, à une époque, pour les historiens, des lignes directes du passé au présent, elle représente maintenant, sous le signe de Foucault, tout ce qui est contingent, envahissant, et aléatoire dans l'histoire, irruptions et dislocations constantes, mésalliances et échecs qui marquent les relations familiales à travers le temps. Dans le domaine de la textualité, la métaphore archéologique de Foucault implique de traiter les documents comme des « monuments » ; documents « muets », qui ne nous « parlent » plus distinctement et directement du passé, mais qui doivent être soumis à une analyse intrinsèque (comme les pierres silencieuses du site archéologique) avant d'avouer leurs secrets¹⁸.

- 27 L'attaque de Foucault contre les mécanismes normalisants des régimes épistémologiques modernes a permis le développement d'une sensibilité consciente des moyens par lesquels les systèmes connaissance-pouvoir marginalisent et excluent – réduisent au silence – certains de ces régimes tout en valorisant d'autres. Elle a conduit les historiens médiévaux à jeter un regard neuf sur les opérations de l'Église et sa théologie systématique pendant le bas Moyen Âge ainsi qu'à chercher les éléments de la société médiévale qui contestent et donc semblent éviter leur pouvoir. Ce qui est spécialement intéressant dans cette utilisation de Foucault, c'est qu'elle contredit sa propre « chronologie » de la normalisation, si on peut l'appeler ainsi, qui place l'émergence de la société disciplinaire au milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire dans un monde postmédiéval. Pour Foucault, le Moyen Âge semble échapper au sort de ces systèmes de connaissance-pouvoir qui sont si caractéristiques du monde « moderne ». Foucault a tendance à présenter le Moyen Âge comme une période libre et incontrôlée, un moment où la raison s'adresse à la déraison, où la torture est assignée au corps plutôt qu'à l'âme, où, en effet, la colonie de lépreux a beau être habitée uniquement par des lépreux, elle est régulièrement visitée par des rois saints tel Louis IX. Dans cette perspective du Moyen Âge, Foucault a laissé, tel quel, le récit de base de la modernité, qui voyait l'origine des régimes modernes, épistémiques et disciplinaires, comme le produit d'un monde clairement postmédiéval. L'effet laissait intacte une conception organiciste du Moyen Âge, une totalité ténébreuse contre laquelle les lectures antitotalisantes du passé – de l'histoire comme « dispersion » – pouvaient être pertinentes.
- 28 L'application de la vision de Foucault aux tendances « normalisantes » des formations discursives ainsi que le désir de miner leur efficacité conduisit, dans l'historiographie médiévale américaine, à une réinterprétation complète du XIII^e siècle, témoin de ce que l'on appelle « l'essor d'une société de persécution »¹⁹. En appliquant une perspective de « normalisation » à la Foucault, les médiévistes américains ont exploité des situations du bas Moyen Âge – persécution des hérétiques, montée de l'Inquisition, apparition, aux XII^e et XIII^e siècles, de « profanation sur le sang », récits de meurtres rituels –, comme un effet des relations, de plus en plus tendues, entre les chrétiens et les juifs, culminant dans l'expulsion des juifs, aussi bien que comme l'effort croissant de l'Église, en général, de définir, réglementer et restreindre la sexualité – tous mobilisés pour présenter une vision sombre et persécutrice de la société médiévale. Cela a encouragé, comme son avers, un nouvel intérêt pour les groupes hérétiques²⁰, pour les juifs et les relations judéo-chrétiennes²¹, pour les enfants, la culture populaire, les homosexuels et d'autres groupes marginalisés²².
- 29 Les sujets qui étaient délaissés deviennent des centres d'intérêt : l'inceste (en tant que modèle de culture, culture elle-même perçue comme lieu où les dangers d'identification ou d'indistinction – dangers inhérents à la situation même de l'inceste – sont joués)²³, le masochisme²⁴, le travestissement²⁵ et, de manière moins exotique, l'hystérie visionnaire, le droit de seigneur... Si l'on peut faire confiance aux dernières réunions de l'Académie médiévale : le multiculturalisme, le postcolonialisme²⁶, l'« orientalisme » et la « sodométrie » (*queer theory*) suivront bientôt. Donc, le « plus grand des siècles » n'est plus vu comme le centre d'un mouvement moderne rationnel, mais comme une panoptique de discipline et de colonisation, cherchant, dans le but de surveiller et de punir, tous ceux qui sont perçus comme dissidents du régime de l'Église.
- 30 Est particulièrement frappant, dans les travaux accomplis dans cette veine, leur degré de concentration, non seulement sur le marginal, mais sur le grotesque. Les sujets d'intérêt

les plus populaires dans les études américaines actuelles sur la culture médiévale sont : la mort²⁷, le pus, la contagion, la profanation, le dégoût²⁸, l'humiliation, la castration et l'autopsie.

Michael Ubel suggère que ces objets de fascination sont

[...] ceux qui, parmi tous, définissent les études culturelles, en général, et les études culturelles médiévales, en particulier »²⁹.

Ainsi, Bynum s'attache aux actes extraordinaires d'ascétisme des femmes qu'elle traite. Elles buvaient le pus suintant des blessures, jeûnaient au point de mourir de faim et, se soumettaient à des actes horribles d'autoprivation, le tout au nom d'une transcendance spirituelle. Des historiens juifs sont récemment retournés à l'étude des massacres de 1096, avec leurs images de corps morts, en tas, et mutilés³⁰. Même dans le domaine le plus traditionnel des études féodales, un accent croissant est mis sur la violence, moteur qui fait fonctionner la machinerie féodale³¹. La dernière étude sur les Normands, *Predatory Kingship and the Creation of Norman Power* d'Eleanor Searle, montre la nature violente, ritualisée de l'exercice du pouvoir, en opposition nette avec la conception de Haskins sur la nature rationnelle et systématique de la féodalité normande. Donc, la violence, le conflit et la marginalité produisent des effets similaires dans de nombreux domaines de la recherche :

[la] défamiliarisation de ce qui semblait auparavant canonique, progressiste et moderne, en faveur du grotesque, de l'ironique³² et du fantastique³³.

- 31 Le trait méthodologique (ou théorique) distinctif de cette œuvre, qui la différencie de façon marquée de l'histoire culturelle ou du nouvel historicisme, est que l'« aberrant », l'exotique, le monstrueux, le féminin (et autres) ne sont pas vus comme des contenus réprimés du « normal » et du « normalisé », mais sont traités comme des alternatives de surface, possibles bien qu'exclues, ramenées au « jeu » littéral par l'investigation érudite³⁴. Plutôt que de voir la sexualité et ses pratiques « non normales », telle l'homosexualité, réprimées par l'Église, et donc toujours subsistant à l'intérieur du normal, les érudits postmodernes ont tendance à les voir comme rejetées ou excisées. Donc le trait postmoderne, caractéristique de cette œuvre, est le mouvement, de la profondeur vers la surface. L'esprit postmoderne, explique Paul Strohm, rejette l'affirmation d'une alternative réprimée – qui peut potentiellement être réclamée par une psychologie de la profondeur – en faveur d'une alternative d'exclusion ou de rejet, un plus large rayon de possibilités nié en un moment fondateur de représentation. En traitant le XIII^e siècle, c'est-à-dire la propension scolastique à la définition et à la catégorisation, les médiévistes postmodernes ont tendance à voir dans ce processus, moins les fonctionnements d'un régime explicitement répressif, que ceux d'un régime qui pratique les annulations nécessaires à l'exclusion totale. Dans les termes de Strohm, l'érudite postmoderne :

S'apercevant que l'établissement du « corps politique » médiéval procédait par l'exclusion et l'expulsion des parties et composants non désirés, dans l'intérêt de créer un tout bien fait, le postmoderne (érudite) opte pour la complexité, le désordre et la contrariété. Il pose des actes fondateurs du binarisme visant la production d'un « autre » exclu et désavoué contre lequel (par un processus de « désidentification ») l'identité occidentale est assurée. Contre le corps européen réglé et orthodoxe sont dressés : le groupe d'hérétiques, les autres monstrueux, les juifs et les musulmans. N'ayant plus droit à une « proximité dangereuse », ces groupes exclus sont décidément écartés *via* la construction d'une « histoire sanitaire » de l'autoconstruction occidentale. Elle est rendue sanitaire, en partie, par l'exclusion du déploiement intermédiaire compliqué par lequel une vue hétérogène de la société est maintenue. Si l'on est soit orthodoxe soit hérétique, en bonne santé ou malade, normal ou pervers, pur ou impur, alors toutes les

possibilités d'hybridité, de bisexualité, de créolisation, de multiplicité doctrinale sont complètement effacées et perdues³⁵.

- 32 Le but, ici, n'est pas tellement d'élargir, d'enrichir, ni même de compliquer notre compréhension de la culture médiévale, mais plutôt de la « défaire ». En se concentrant sur ce qui est exclu des représentations médiévales et de nos représentations du Moyen Âge, la représentation elle-même devient « fantasme » et est défaite. Tout ce qui ne réussit pas à être représenté (dans les représentations médiévales elles-mêmes ou dans les représentations que nous en avons) est vu comme pathologique : il devient impossible d'éviter le diagnostic d'études médiévales elles-mêmes impliquées dans la pathologie qui, inévitablement, devient la caractéristique définissant la période. Une visite au principal site Internet médiéval, qui s'appelle *Labyrinth*, animé principalement par des doctorants et par de jeunes professeurs intéressés par l'histoire et la littérature médiévale, donne une vision du Moyen Âge intrinsèquement « pathologique ». D. Vance Smith, un des organisateurs de ce site, explique :

Les études culturelles médiévales étudient la pathogenèse de la culture. Elles résistent à la tendance totalisante des cultures de réprimer tout ce dont la culture nie la valeur, et rendent visibles les moyens par lesquels cette répression a lieu. Résistant à l'appropriation, par les discours objectivant d'une culture, elles exposent la manière arbitraire et contingente dont les cultures créent la valeur. Elles commencent par ce qui est décidé sans valeur. L'étude de la pathologie de la culture, ensuite, fait l'anatomie des valeurs culturelles. Elle montre ce qui est purgé, quelles exceptions, quels contre-exemples et quels contre-souvenirs sont oubliés dans l'émergence d'une symbolique culturelle. Les études culturelles offrent un moyen de lire le matériel tout en résistant à l'inertie totalisante des discours historicisants ; elles nous offrent une chance de remuer les cendres des feux dans lesquels de l'or imaginaire est produit³⁶.

- 33 Pour porter ses investigations sur la « pathogenèse de la culture médiévale », il faut, insiste-t-il, qu'un changement de position herméneutique se fasse, par quoi

[...] l'objet en tant qu'objet d'analyse ou d'histoire est abandonné – disparu sous le signe du pathologique, du pervers – et cet espace spectral [c'est-à-dire le fantasme qui constitue la représentation, qui reste] est rempli du processus contesté de la lecture même que l'objet-trace, à la fois, organise et pathologise³⁷ ;

donc, l'érudition elle-même est pathologique.

- 34 Il semble qu'il y ait deux tendances dans les approches postmodernistes américaines du Moyen Âge. Les deux explorent le marginal ou le non-dit, mais en ayant différentes perspectives de déstabilisation. Dans la première, il y a un accent renouvelé sur l'altérité et sur la disjonction radicale du Moyen Âge et du moderne, du canonique et du progrès. Dans ses meilleurs moments, elle nous présente un Moyen Âge plus mystérieux, plus coloré, moins familier, sinon totalement étranger, dans lequel l'État est plus prédateur, la piété plus intense et les mentalités plus incompréhensibles, que ne l'avait affirmé l'école, par essence américaine, de l'historiographie médiévale menée par Haskins et Strayer.
- 35 La deuxième – peut-être définie au mieux comme « pathologique » – regarde le Moyen Âge comme étant à la fois irréparablement distant et sombrement familier, source interrompue de ce qui est le plus oppressif et le plus déplaisant dans la société moderne ; cette tendance est elle-même une conséquence hautement paradoxale de la quête postmoderne de la « différence ». Les deux partagent une aversion pour un Moyen Âge conçu comme facteur de progrès, pluraliste, rationnel, tolérant et conscient de soi.
- 36 Si on s'enquiert des raisons de ces nouveaux courants dans la pratique de l'histoire médiévale, en Amérique, la réponse, me semble-t-il, se trouve moins dans l'impact du

postmodernisme en tant que tel, que dans les explications de la réceptivité américaine face à l'itinéraire du postmodernisme. Et pour comprendre ces raisons, il est nécessaire de se tourner vers le recrutement des médiévistes américains dans les années soixante et soixante-dix. En plus de l'entrée des femmes et des Noirs dans l'Université américaine, pour la première fois, il y avait aussi une nouvelle vague de participation de ce qui, par manque d'un meilleur terme, peut être nommé « groupes ethniques », dont les juifs ; ces groupes qui entraînent à l'université en nombre au début des années soixante, constituaient une clientèle dont les intérêts devaient être pris en compte. Ils formaient une masse commune où de futurs professionnels pourraient, et seraient, recrutés. Ces nouveaux groupes apportèrent avec eux des intérêts nouveaux et des comportements moins liés, voire indifférents au souci ancien d'associer une identité américaine aux origines européennes. L'histoire médiévale est désormais approchée par une variété déroutante de perspectives : la religiosité, le pouvoir et l'autorité. Pris ensemble, ils ont produit la désorientation, ou, pour le dire de façon plus positive, la réorientation actuelle des études médiévales. Le résultat est un ensemble d'intérêts hautement décentrés et hétérogènes. Nombreux sont ceux qui propagent une vision de violence et d'intolérance au sujet des institutions séculaires et ecclésiastiques médiévales. Au même moment, comme nous l'avons vu, se développe une célébration enthousiaste de l'extrême, de l'exotique et du marginal. Le « retour du grotesque » est différent, en ton et en signification idéologique, de la simple renaissance du romantisme « gothique » ; malgré les échos apparents, il s'approche des phénomènes médiévaux avec une animosité intense et, parfois, amère.

37 Et reste une question aiguë : pourquoi ?

38 Cherchant à comprendre les motivations qui ont poussé les Américains à se lancer dans l'étude du Moyen Âge, sous quelque aspect que ce soit, conscient de l'éloignement absolu du Moyen Âge par rapport à leur expérience personnelle et/ou familiale, dans l'espace aussi bien que dans le temps, John Van Engen a indiqué l'ambivalence avec laquelle ces « nouveaux » groupes d'Américains ont approché cette histoire européenne, spécifiquement médiévale. Certains ont des racines culturelles en Europe, mais la plupart viennent de la paysannerie, de familles non libres ou dépossédées, ayant, donc, selon Van Engen « peu d'enjeu personnel dans l'ancien ordre européen ». Il insiste,

[...] la douleur cuisante de cet éloignement était réelle ... les héritiers de ces immigrés n'ont jamais pu décider s'ils devaient garder par dépit leur distance, évitant l'ancienne corruption, ou retourner en Europe avec une intensité refoulée, réclamant ou faisant de la place pour tout ce qui leur avait été nié à un moment donné. L'étude du Moyen Âge européen reste pour les Américains une dialectique qui continue entre la liaison et la disjonction, l'attraction de caractéristiques sociales et culturelles toujours influentes parmi nous et la lueur de quelque chose de totalement et tout de même perceptiblement autre³⁸.

39 Cela, assurément, ainsi que l'influence sur l'érudition américaine des réfugiés juifs allemands et de leurs enfants, fournissent une des raisons profondes de la crise des études médiévales. Notre génération est la première où ces immigrés, venant, aussi bien, des dépossédés de « l'ancien ordre européen » que des réfugiés de l'Europe de Hitler, entrent en grand nombre dans l'Université américaine, amenant avec eux toute l'ambivalence et le désir envers la maîtrise du monde que nous avons tous, d'une manière ou d'une autre, profondément perdue.

40 Il n'est donc guère surprenant que la notion qualifiant actuellement le Moyen Âge, dans l'Université, est ce qui se classe sous le terme « altérité ». Cette altérité herméneutique

offre le meilleur moyen d'échapper au modèle d'identification totale qui était jadis le mode principal de l'étude du Moyen Âge. Dans ce sens, Robert Stein m'a récemment suggéré que,

[...] dans sa résistance aux identifications totalitaires, la position de perte peut très bien être une position privilégiée d'où peut procéder une érudition authentique.

L'altérité, de ce point de vue, est le nom que nous donnons au fait que le passé nous échappe inévitablement, que les mots, les noms, les signes, les fonctions – nos instruments fragiles de recherche et d'érudition – ne sont au mieux que momentanément habilités à saisir la réalité du passé, dont la connaissance, en tant que répertoire de vie vécue, expérimentée et comprise, s'esquive constamment, à supposer qu'elle ait jamais été du domaine de la connaissance.

- 41 Ce qui a changé dans la compréhension postmoderne de l'altérité médiévale, et ce qui sert clairement à la distinguer de la construction moderne, précoce, de celle-ci, est la simultanéité de notre désir d'histoire et la reconnaissance de sa perte irrémédiable, reconnaissance qui nourrit paradoxalement ce désir qu'elle ne peut jamais satisfaire.
- 42 Ce désir a donc un composant élégiaque, dans lequel il est transformé en une sorte de deuil de « l'autre » non possédé (ou perdu). Dans l'historiographie postmoderne, me semble-t-il, la tension entre notre sentiment de l'effacement du passé, par l'anéantissement de la mémoire, et notre désir d'histoire, cache une grande envie de présence, une présence que nous reconnaissons simultanément comme étant toujours, déjà absente, et donc, comme le passé lui-même, objet de désir inaccessible.
- 43 Par conséquent, ce que j'appelle le désir d'histoire représente non seulement l'envie de récupérer le passé ou l'autre, mais marque également l'inaccessibilité de cet autre absent, une ironie qui me semble être la figure même de l'histoire, à la fin du xx^e siècle.
- 44 Le désir de passé est donc accompagné de la reconnaissance de sa perte, une perte que nous ne pouvons plus et ne voulons plus masquer sous l'apparence moderniste de la continuité et du progrès. Si le postmodernisme a semblé, à cette génération, être un contexte théorique viable, à vrai dire crucial, et sur lequel on peut travailler, c'est parce que, je crois, le postmodernisme nous invite à faire deuil, comme l'a écrit Eric Santner, du [...] rêve brisé de la société organique (toujours déjà) perdue qui a hanté l'imagination occidentale »³⁹.
« L'altérité » du Moyen Âge, semble-t-il, est notre propre aliénation de ce rêve écrit en grosses lettres. Sur la couverture de *Speculum*, il n'y a plus de miroir.

NOTES

1. Eric L. Santner, *Stranded Objects : Mourning, Memory, and Film in Postwar Germany*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 51.
2. John Van Engen (Ed.), *The Past and Future of Medieval Studies, Notre-Dame Conferences in Medieval Studies*, IV, Notre-Dame, 1994, *passim*.
3. William D. Paden, « Scholars at a Perilous Ford », *The Future of the Middle Ages*, p. 21.

4. Gabrielle M. Spiegel, « History, Historicism and the Social Logic of the Text in the Middle Ages », *Speculum*, 65, 1990, p. 59-86, et ma réponse sur le débat « histoire et postmodernisme » se trouve dans *Past and Present*, 135, 1992, p. 194-208.
5. *Women of the Medieval World : Essays in Honor of John H. Mundy*, Oxford, 1985.
6. *Women in Frankish Society : Marriage and the Cloister, 500-1900*, Philadelphia, 1981.
7. *Women and the Structure of Society : Selected Research from the Fifth Berkshire Conference on the History of Women*, Durham, N.C., 1982 ; *Sainted Women of the Dark Ages*, 1992, et *Sisters in Arms : Catholic Nuns through Two Millennia*, 1996.
8. Susan Mosher Stuart, « A New Dimension ? North American Scholars Contribute their Perspective », Susan Mosher Stuart (Ed.), *Women in Medieval History*, p. 81-99 ; *Speculum*, 68, 1993, consacré à l'histoire des femmes ; Nancy Partner (Ed.), *Studying Medieval Women, Sex, Gender, Feminism*, Cambridge, MA, Medieval Academy of America, 1993 ; un exemple des études féministes : Penny Shine Gold, *The Lady and the Virgin : Image, Attitude and Experience in Twelfth-Century France*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.
9. Caroline Bynum, *Holy Feast and Holy Fast : The Religious Significance of Food to Medieval Women*, Berkeley, University of California Press, 1987 ; Id., *Fragmentation and Redemption : Essays on Gender and the Human Body in Medieval Religion*, New York, Zone, 1991, et *The Resurrection of the Body in Western Christianity, 200-1336*, New York, Columbia University Press, 1995.
10. E. Jane Burns, Roberta Krueger et Helen Solterer, « Feminism and the Discipline of Old French Studies », R. Howard Bloch and Stephen. Nichols (Eds), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, 1995, *passim*.
11. Eugene, Vance, « Semiotics and Power : Relics, Icons and the Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople », Marina S. Brownlee, Kevin Brownlee, et Stephen G. Nichols (Eds), *The New Medievalism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1991, p. 227.
12. Michael Kammen, « The Historian's Vocation and the State of the Discipline in the United States », in Michael Kammen (Ed.), *The Past Before Us : Contemporary Historical Writing in the United States*, Ithaca, Cornell University Press, 1980, p. 19-46 ; Karl Morrison, « Fragmentation and Unity in American Medievalism, *ibid.*, p. 49-77.
13. Paul Freedman, « The Return of the Grotesque in American Medieval Historiography » (non publié).
14. Paul Freedman, « The Return of the Grotesque... », *op. cit.*, p. 16.
15. Joan Cadden, *The Meaning of Sex Differences in the Middle Ages*, Cambridge (G.-B.), Cambridge University Press, 1994 ; John W. Baldwin, *The Language of Sex : Five Voices from Northern France around 1200*, Chicago, University of Chicago Press, 1994 ; E. Jane Burns, *Bodytalk When Women Speak in Old French Literature*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993 ; Louise Fradenberg et Carla Freccero (Eds), *Premodern Sexualities* ; Vern L. Bullough, *Sexual Practices and the Medieval Church*, Buffalo, Prometheus, 1982, et James Brundage, *Law, Sex and Christian Society in Medieval Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.
16. Caroline W. Bynum, voir *supra* note 9.
17. *The Archeology of Knowledge*, New York, Pantheon Books, 1972, p. 5.
18. Allen J. Frantzen, *The Desire for Origins*.
19. R. I. Moore, *The Formation of a Persecuting Society : Power and Deviance in Western Europe, 950-1250*, Oxford, Basil Blackwell, 1987 ; Id., *The Origins of European Dissent*, New York, B. Blackwell, 1985 ; Id., *The Birth of Popular Heresy*, New York, St. Martin's, 1976 ; John E. Boswell, « Jews, Bicycle Riders and Gay People : The Determination of Social Consensus and Its Impact on Minorities », *Yale Journal of Law and the Humanities*, I, 1989, p. 205-228 ; Jeffrey Russell, *Dissent and Order in the Middle Ages : The Search for Legitimate Order*, New York, Maxwell Macmillan, 1992 ; Id., *Lucifer, The Devil in the Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 1984 ; Id., *Religious Dissent in the Middle Ages*, New York, Wiley, 1971 ; Carl Berkout, *Medieval Heresies : A Bibliography, 1960-1979*, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 1981 ; Edward J. Peters, *Heresy and Authority in Medieval*

Europe, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1988 ; Id., *Inquisition*, New York, Free Press, 1988 ; Id., *Torture*, New York, B. Blackwell, 1985 ; Id., *The Magician, the Witch and the Law*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1978 ; Alan Kors, *Witchcraft in Europe*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1972.

20. Norman Cohn, *Europe's Inner Demons : An Enquiry inspired by the Great Witch-Hunt*, New York, Chatto, 1975.

21. William Chester Jordan, *The French Monarchy and the Jews : From Philip Augustus to the Last Capetians*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1989 ; Id., *Women and Credit in Pre-industrial and Developing Societies*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1993.

22. John Boswell, *Christianity, Social Tolerance and Homosexuality Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1980 ; id., *Sex Unions in Premodern Europe*, New York, Villard, 1994.

23. Leslie Dunton-Downer, « The Horror of Culture », Cultural Frictions Conference : www.georgetown.edu.labyrinth/conf/cs95.

24. Jeffrey Jerome Cohen, « Masoch/Lancetlotism » : www.georgetown.edu.labyrinth/conf/cs95.

25. Robert L. A. Clark et Claire M. Sponsler, « Queer Play : The Cultural Work of Crossdressing in Medieval Drama » : www.georgetown.edu.labyrinth/conf/cs95.

26. Kathleen Biddick, « English America : Curricular Masks/Imperial Phantasmatism », Cultural Frictions Conference : www.georgetown.edu.labyrinth.

27. Frederick S. Paxton, *Christianizing Death The Creation of a Ritual Process in Early Medieval Europe* ; Christopher Daniell, *Death and Burial in Medieval England* ; Paul Binski, *Medieval Death* ; Caroline Bynum, *Resurrection of the Body in Western Christianity, 200-1336*, New York, Columbia University Press, 1995 ; Shulamith Shahar, *Growing Old in the Middle Ages*.

28. William I. Miller, *Disgust*, Cambridge, MA, 1997.

29. Michael Ubel et D. Vance Smith, « The Practice of Medieval Cultural Studies », Cultural Frictions Conference : www.georgetown.edu.labyrinth/conf/cs95.

30. Robert Chazan, *European Jewry and the First Crusade*, Berkeley, 1987 ; Id., *Daggers of Faith : Thirteenth-Century Christian Missionizing and Jewish Reponse*, Berkeley, 1989 ; Id., « The Representation of Events in the Middle Ages », *History and Theory*, 27, 1988, p. 40-55 ; Ivan Marcus, « History, Story and Collective Memory : Narrativity in Early Ashkenazic Culture », *Prooftexts*, 10, 1990.

31. Eleanor Searle, *Predatory Kingship and the Creation of Norman Power*, Berkeley, University of California Press, 1988 ; Thomas N. Bisson, « The 'Feudal Revolution' », *Past and Present*, 142, 1994, p. 6-42.

32. Lee Patterson, « On the Margin : Postmodernism, Ironic History, and Medieval Studies », *passim*.

33. Paul Freedman, « The Return of the Grotesque », p. 9.

34. *Ibid.*

35. Paul Strohm, Commentary on the first on-line conference, « Cultural Frictions : Medieval Cultural Studies in a Postmodern Context », Labyrinth, <http://www.georgetown.edu/labyrinth>.

36. D. Vance Smith, « Enjoy your Phantasm ! », Cultural Frictions, www.georgetown.edu/labyrinth.

37. Michael Ubel, « When the Fetish Comes to Life », Cultural Frictions, www.georgetown.edu/labyrinth.

38. John Van Engen (Ed.), « An Afterword on Medieval Studies », *The Past and Future of Medieval Studies*, p. 414.

39. Eric Santner, *Stranded Objects*, p. 7.